

# Iqaluit

## Entre deuil et renaissance

Charles-Henri Ramond

---

Number 307, March 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85253ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Ramond, C.-H. (2017). Review of [Iqaluit : entre deuil et renaissance]. *Séquences : la revue de cinéma*, (307), 34–34.

# Iqaluit

## Entre deuil et renaissance

Après **Ce qu'il faut pour vivre** (2008), mettant en lumière le sort des Inuits arrachés de leur terre dans les années 50 pour aller dans le sud se faire soigner de la tuberculose, et **Décharge** (2011), chronique urbaine moins convaincante traitant des gangs de rue, Benoît Pilon retrouve les étendues glaciales du Grand Nord québécois avec **Iqaluit**, un drame psychologique marqué par l'impression de chaos permanent qui se dégage de ces lieux inconnus.

CHARLES-HENRI RAMOND

Carmen débarque au Nunavut au chevet de son mari Gilles qui, à la suite d'un accident inexplicable, repose entre la vie et la mort. Là, dans la clarté du jour sans fin, la Québécoise découvrira un univers déroutant, faisant écho au chaos dans lequel elle se retrouve suite aux révélations qui surgissent après le décès de son conjoint. Errant en suspension quelque part entre croyances et mensonges, entre deuil et renaissance, Carmen devra réapprendre à vivre. Cette prémisse, qui n'est pas sans rappeler celle d'**Uvanga**, drame inuit réalisé par Marie-Hélène Cousineau et Madeline Piujuq Ivalu (2014), place les protagonistes dans un état d'instabilité affective et physique, renforcé par l'imaginaire du Grand Nord. Pour ce faire, Benoît Pilon assoit sa fiction sur une description attentive d'un lieu et de gens qu'il connaît bien. Tout au long du récit, les « étrangers » font face à l'éloignement, à la perte de repères, mais aussi à des us et coutumes autochtones qui leur sont totalement insoupçonnés. Par petites touches, il parvient à faire ressortir plusieurs références sur les conditions de vie contemporaines des Inuits, filmées sans fard ni pathos, même exemptées de charge émotive. L'auteur évoque leur tiraillement continu, noyés qu'ils sont dans un contexte économique apportant son lot de modernité mécanisée, mais désireux d'endiguer la disparition progressive des traditions ancestrales. L'insertion de scènes au style cinéma direct, telles que la taille de statuettes ou les repas pris en commun autour d'un amas de viande crue, fait écho à une trame sonore aérienne, dont quelques passages de chants de gorge rejoignent la saveur toute particulière qui avait tant réussi à **Ce qu'il faut pour vivre**.

Des couleurs bleutées de la nuit arctique, aux ocres délavés des toundras désertiques, la photographie de Michel La Veaux, déjà complice de Pilon sur ses deux premières fictions, renforce l'immensité des paysages, tout en mettant en lumière les divers états psychologiques que l'on peut ressentir en y étant immergé. La surréalité de ces régions polaires devient un fardeau de plus pour Carmen, dont la solitude existentielle ne fait qu'amplifier après la mort de son mari. Un profond tourment habite le rôle incarné par Marie-Josée Croze, distante, presque effacée, dont l'intériorité et la retenue évoquent celles de cette femme flic perdue dans les Andes à la recherche des assassins de sa famille qu'elle interprétait dans **Another Silence** (Santiago Amigorena, 2011).

Renouant avec un style plus sobre que pour son précédent long métrage, Benoît Pilon laisse donc reposer son film sur un



Renforcer l'immensité des paysages

dérangement multiple qui caractérise des êtres marqués par un passé impossible à masquer et un présent qui ne s'approprie pas sans douleur. Une partie de cette dualité se retrouve dans de délicates observations sur la décrépitude ambiante, visible dans les carcasses abandonnées çà et là ou dans quelques plans de personnes âgées errantes dans les corridors d'un hôpital. Mais alors qu'il s'est construit patiemment autour de cette mort inachevée et d'un sentiment trouble balisé par le doute et le désarroi, le scénario se résout dans un dernier tiers réducteur, en nous emmenant tout droit sur le chemin de la solution préfabriquée fournissant une explication rationnelle et rassurante à cette déroute humaine qui avait jusque-là réussi à ménager le mystère de sa genèse. L'emploi du retour en arrière en support à l'aveu rédempteur semble bien inutile dans la mesure où bien des éléments du drame nous avaient été suggérés auparavant. Dans l'incongruité de la somptueuse baie de Frobisher, **Iqaluit** ne se résume plus qu'à une morale convenue, empreinte de tolérance et de pardon, dont la conclusion, en plus d'être hâtive, paraît superfétatoire, au mieux inaboutie.

★★½

**Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 43 – **Réal. :** Benoît Pilon – **Scén. :** Benoît Pilon – **Images :** Michel La Veaux – **Mus. :** Robert Marcel Lepage – **Mont. :** Richard Comeau – **Conception sonore :** Olivier Calvert – **Int. :** Marie-Josée Croze (Carmen), François Papineau (Gilles), Natar Ungalaq (Noah), Christine Tootoo (Ani), Paul Nutarariaq (Dany), Sébastien Huberdeau (Victor) – **Prod. :** Bernadette Payeur, Robert Lacerte, Charlotte DeWolff – **Dist. / Contact :** Films Séville